

LA PETITE FILLE QUI COMPTE

MARYSE DHAINAUT

Éditions ThoT
Roman

Née en 1952 dans les Hauts-de-France, Maryse Dhainaut a consacré sa vie professionnelle à la protection des enfants et à la défense de leurs droits. Passionnée de lecture, de théâtre et d'écriture, elle passe désormais l'essentiel de son temps à écrire. Elle est l'auteur de textes courts en prose poétique et d'une série de monologues. *La petite fille qui compte* est son premier roman.

PARTIE I

COUPS

DE GRISOU

1

La remise

Depuis hier, depuis le vent, depuis la plainte longue et déchirante, Jeanne cherche de l'aide, quelqu'un qui oserait. Tout ce qu'elle obtient : un haussement d'épaules, un « va jouer », un « fiche-moi la paix ». On lui demande de se calmer. Jeanne réussit à s'endormir, une main sur chaque oreille pour ne plus entendre. Un claquement de porte et Jeanne se lève affolée à l'idée d'avoir dormi trop longtemps. Elle traverse en trombe la salle à manger, se précipite à la fenêtre de la cuisine, tire une chaise, s'agenouille, essuie la vitre avec sa manche de chemise de nuit. Mais la nuit et la pluie forment un rideau opaque. Elle écarquille les yeux pour voir ce qu'elle entend, même si elle le redoute. Dans sa tête, des cauchemars. Ils se mélangent. Ils font peur.

Quand le vent enfle dans les allées du coron, tout est balayé sur son passage. Même au début de l'automne. Comme hier. Comme aujourd'hui. Jeanne est habituée aux fortes rafales et aux arbres effeuillés. Elle aime cette période de l'année à cause des feuilles multicolores qu'elle ramasse et fait sécher dans un livre. Les rouge carmin sont ses préférées. Et puis c'est plus facile

d'écrire une rédaction sur ce qu'elle voit, ressent et entend. Elle classe le printemps numéro un *ex æquo* avec l'automne, pour les mêmes raisons, mais en nuances de vert. Elle y ajoute nids et pépiements d'oisillons. Puis viennent l'hiver et l'été. Dans le Nord, il n'y a pas vraiment d'été. Et Jeanne ne part pas souvent en vacances. La rédaction la moins réussie est celle dans laquelle elle doit décrire les mois supposés les plus joyeux, alors qu'elle ne ressent que de l'ennui et une impatience de rentrée des classes. Pour l'hiver, ce n'est pas pareil. Il est souvent *précoce*. C'est comme ça qu'on dit. C'est pourquoi aux yeux de Jeanne, l'hiver est numéro deux. Jeanne aime entendre et écrire cet adjectif. La première fois qu'elle l'a utilisé, la maîtresse l'a félicitée. Et puis, elle écoute le mot. Il l'apaise et la fait voyager dans des endroits où tout est blanc. Un hiver *précoce*, c'est un hiver de neige, où terril et coron sont enveloppés dans un manteau blanc. *Manteau blanc*, elle aime bien aussi. Elle l'a lu dans un livre. Ces deux mots sont dans la rédaction. Ici, le charbon salit tout, les visages des mineurs et les mains de leurs enfants. Sous la neige, on passe du noir au blanc, sans transition. Il arrive à Jeanne de creuser, très profond. « Qu'est-ce que tu fais, Jeanne ? » on lui demande. « Je creuse un trou pour que le blanc de la neige couvre le fond de la mine. » Quand tout est blanc, elle a moins peur aussi. Elle marche dans la neige comme dans la ouate. Là, on peut tomber sans se faire mal. Là, on peut crier. Les sons restent lointains. Là, les larmes se figent. Elle rêve d'enfermer le coron, le carreau de la fosse, les terrils et le fond de la mine dans une boule à neige. Elle pourrait alors, à volonté, d'un geste, envelopper son petit monde d'un manteau blanc.

Jeanne classe les mots dans des colonnes. Il y a des mots doux, des mots méchants, des qui font peur, des mots qu'on prononce et d'autres qui sont interdits, des mots secrets, ceux

des adultes et ceux des enfants. *Précoce* est un mot « doux ». *Maman* aussi avec *fée*, *fleur*, *lait*. Pour *père*, elle hésite. Pour l'instant, il est à part. Comme inclassable. Colonne des mots doux ? Des mots méchants ? Qui font peur ? Une autre colonne pour lui tout seul ? Lui donner une place ? Elle ne sait pas encore laquelle. Elle n'y arrive pas. Ça lui fait mal, une douleur de crampes au ventre. Un grand cœur rouge encercle les mots « doux ». Père reste à la périphérie. Il peut être barré féroce­ment certains jours avec un crayon de couleur noir. Féroce­ment, c'est les coups de crayon qui le disent. Ils sont débordés. Certaines fois, ils trouent le papier. D'autres fois, il réapparaît à proximité du cœur. Pour l'instant, jamais dedans. Pour l'instant, jamais *papa*. Jamais son prénom, Apollinaire, non plus. Le mot *maman* écrit avec un crayon de couleur rose est resté au centre du cœur, malgré le mot *fessée* classé dans les mots méchants avec *mère-grand*, *sorcière*, *monstre*. Pour les secrets, ils sont notés sur une feuille pliée en quatre, rangée dans une boîte fermée avec une petite clé, elle-même cachée au fond d'un tiroir. Les mots interdits ne sont pas écrits. Ils existent quand même. Jeanne les imagine en rats. Il faut les faire sortir pour pouvoir les tuer. C'est ce que fait son père pour « ces nuisibles ».

Ce matin-là, le vent est particulièrement violent. Il s'en­gouffre dans le moindre interstice laissé par les portes et fenêtres. Dans cette maison disjointe, rien ne ferme complètement. Aucune porte. Aucune fenêtre. Il reste toujours un jour. Entre le chambranle et la porte. Entre le sol et la porte. Entre le mur et la fenêtre. À cause de l'humidité. À cause de la cuisinière qui ne chauffe qu'une pièce : la cuisine. À cause du vent aussi. Alors, on calfeutre avec du papier journal. En bas des portes, on bouche avec de vieux tricots de laine. Malgré toutes ces précautions, des

courants d'air se forment à l'intérieur. La maison résonne alors de bruits étranges, tous connus de Jeanne. Elle n'a pas peur. Ce qui l'effraie, c'est ce qu'elle entend à l'extérieur. Quand il fait noir, c'est encore pire. Et là, elle entend un long cri au fond du jardin, à proximité des pigeonniers. Ce n'est pas un pigeonneau. Elle en est sûre. Jeanne appuie encore plus fort son front sur la vitre, comme si elle voulait la traverser. Elle veut voir le cri. Elle n'y arrive pas. Elle commence alors un inventaire mental des lieux, du plus proche au plus éloigné. Elle l'a déjà fait plusieurs fois. Elle connaît par cœur. Elle retarde sa peur.

Devant la porte de la cuisine, on descend une marche. En face, une autre porte. Derrière, un grand trou au milieu de deux planches : les WC. Quand elle était très petite, elle avait peur de tomber au fond de ce qui ressemblait à la bouche immense d'un ogre ! Un monstre allait l'attraper et la faire disparaître ! Plus tard, après une leçon de géographie sur l'Auvergne, elle transforma ce trou en un cratère d'un volcan éteint. *Éteint* diminua sa frayeur. Maintenant, elle n'a plus peur du tout. Elle a appris à se tenir au-dessus sans tomber. Et puis le trou est devenu plus petit au fur et à mesure qu'elle grandissait. Elle ne passerait plus à travers. Elle en est sûre. Et si elle a encore peur des monstres, aux ogres, elle n'y croit plus. Et depuis aussi, elle a compris. On a moins peur quand on voit. Régulièrement, souvent le dimanche, son père décide qu'il est temps d'enlever « toute cette merde et cette pisse », sinon ça va déborder, comme il dit. *Pisse* et *merde*, elle sait. *Ça va déborder*, elle comprend. *Par le grand trou*, aussi. À force d'observer son père, dire et faire, elle a associé l'ensemble. Il faut vider une immense fosse, dont elle ne connaît pas la profondeur exacte. Pour cela, son père plonge un seau, comme dans un puits. À chaque aller-retour, celui-ci se remplit d'une matière boueuse, puante, mousseuse et de papier

journal, avec lequel toute la famille s'essuie. Son père ne tire pas sur une corde pour ramener le tout à la surface. Il utilise ses bras et ses mains. Il met des gants jusqu'au coude, à cause du tétanos. Jeanne écoute souvent les conversations des grands. Quand ils parlent à voix basse, c'est important. C'est comme ça qu'elle est informée de qui trompe qui, qui bat qui, qui est très malade, qui a le tétanos, qui va en mourir, qui en est mort. La mort parfois porte d'autres noms dans le coron, comme coup de grisou et silicose. Mais là, elle entend que c'est con de se faire griffer par un rosier. Que c'est con d'aller vider la fosse sans gants. Que c'est con d'attraper le tétanos. Que c'est con d'en mourir. Jeanne comprend que mourir au fond de la mine, c'est mieux que de mourir à cause d'un fichu rosier. *Tétanos*, c'est un mot « méchant » qui pue, comme l'odeur provenant des seaux. C'est un mot qui tue aussi. Jeanne n'en a pas peur. Son père à elle, il n'en mourra pas. Il n'a qu'à bien se tenir le tétanos ! Elle se méfie du rosier.

Parmi ces hommes qui meurent du tétanos, de la silicose ou d'un coup de grisou, il y a des piqueurs, boiseurs, fonceurs et des boutefeux. Jeanne connaît la signification de chaque mot. Ils font partie de son quotidien. Son père est boutefeu. Son oncle paternel Robert lui a raconté. Apollinaire est descendu au fond de la mine à quatorze ans, comme galibot. Sa petite taille lui permettait d'aller dans des endroits impossibles d'accès aux hommes. C'est là où il a eu son petit doigt droit coupé. Il était maigre, mais tellement tenace, volontaire, qu'il est vite devenu boutefeu.

— C'est quoi boutefeu, tonton ?

— Il creuse des trous et les bourre d'explosifs. Il place des mèches. Il crie « mise à feu ». Et il fait exploser.

- C'est dangereux ?
- Oui.
- Ça peut faire mourir ?
- Ça peut.

Ça peut. Ça peut quand une charge ne part pas. Que revient au boutefeux d'aller la défaire et qu'au même moment elle explose. Jeanne l'apprend quand dans le coron, un mineur meurt dans ces circonstances, qu'on en parle au repas, comme d'une fatalité.

Apollinaire, à maintenant trente-cinq ans, aurait voulu devenir boiseur, celui qui construit l'échafaudage des galeries et vérifie l'état des poutres. Il aime le bois. C'est reconnu dans la famille. Il fait partie du club de loisirs des mineurs, de l'atelier menuiserie. Jeanne dort dans un lit fabriqué par lui. Boiseur est un mot que Jeanne s'est mise à aimer. Il est classé dans « doux ».

Jeanne poursuit. À côté des WC, le local à charbon. Ses parents vont y chercher boulets et gaillettes, pour alimenter la cuisinière. Ses frères aussi depuis qu'on les déclare grands. On lui dit : « Bientôt, ça sera ton tour, encore un peu de muscles. » Elle le redoute. Surtout que certains morceaux sont appelés aussi *têtes de moineaux*. Des oiseaux sans tête, elle en a déjà vu. Ses frères en rapportent parfois. En fait, ce qu'elle craint, c'est de se tromper entre toutes ces appellations ; parfois il faut des *boulets* ; parfois des *gaillettes* ; parfois des *têtes de moineaux* ; et d'en faire tomber du seau. Chez elle, le charbon se ramasse à la pelle. Jeanne a observé maintes fois ce geste où ses parents semblent recueillir des pierres précieuses.

Mitoyen au local à charbon : la guitoune. Quand son oncle maternel Paul était revenu d'Algérie en permission, Jeanne avait compris que le mot *guitoune* était un mot qui le faisait souffrir.

Il convoquait chez son oncle des images de morts mutilés et pantelants et lui rappelait de longues heures à l'affût dans le djebel. Jeanne n'a pas accès au dictionnaire. Sa définition à elle : « Endroit où dans une grande lessiveuse on fait bouillir le linge sur un réchaud à gaz. » Ce lieu fait apparaître chez Jeanne des images de sa mère, Mathilde. Des images qui font mal elles aussi. Mathilde tourne avec un grand bâton le linge dans l'eau bouillante. Elle le renverse dans une grande cuve. C'est lourd et elle plie sous le poids. Elle se met à genoux. Elle prend une planche et une brosse. Elle frotte chaque vêtement, même des draps, même les habits du fond de la mine. Mathilde pleure. Ses yeux sont rougis. Le noir souligne les cernes. Son dos est voûté. Elle a trente ans mais elle se croit vieille.

Jeanne a eu le droit de garder dans un livre deux photos en noir et blanc de sa mère. Sur une, Mathilde a huit ans. Elle est à cheval sur un canon de la Principauté de Monaco, en troisième position, après Gilles, son frère aîné, et Paul qu'elle entoure de ses deux bras. Derrière elle, Jean. Le père les a rangés par ordre d'état civil. La mère est à côté, souriante et fière. Mathilde a un joli chapeau de paille. On devine une jolie robe de petite fille sage. À l'époque de la photo, Mathilde sait déjà nager. On lui a donné des leçons. Elle apprend aussi à jouer du piano. Elle déchiffre les portées. C'est juste avant la guerre. Sur l'autre, Mathilde a seize ans. Elle est assise sur une chaise, dans le jardin de ses parents. Le sourire est esquissé. Le ventre est arrondi. La robe est toujours belle. Elle tricote une brassière. L'armistice a été signé. Dans la famille de Mathilde, la mère est sévère. Le père console. Jeanne voudrait pouvoir consoler la mère d'hier et d'aujourd'hui.

Guitoune ou local à lessive ? Ce qu'elle souhaite, c'est que tout simplement, ça n'existe plus. Pour ça, elle ne les classera pas.

Ensuite, les balançoires. Une pour les petits. Une pour les grands. Celles qu'envient toutes ses camarades. Celles apportées un matin par son grand-père maternel Pierre, appelé pépé Pierre, seul grand-père dans la famille. Elle n'a pas connu son grand-père paternel Victor. Il est mort bien avant sa naissance. On n'a jamais amené Jeanne sur sa tombe, même à la Toussaint. Pourtant, elle aurait pu y trouver un repère : la date de naissance moins la date de mort égale l'âge. Elle a déjà calculé pour ses arrière-grands-parents maternels. Mais Victor, sur sa tombe, on ne va pas. De lui, elle sait qu'il avait été mineur et qu'il vendait des peaux de lapin. Certains ajouteront qu'il est mort d'avoir trop bu et pas d'avoir trop travaillé. Pierre, lui, est cheminot. Il paraît que c'est mieux que mineur. Jeanne ne comprend pas encore toutes ces subtilités, sauf que mineur, c'est presque un gros mot. Être une fille de mineur, une malchance et une calamité. Il vaut mieux ne pas le dire. Ce sont des mots interdits, comme le prénom Victor. Jeanne ne sait pas si Apollinaire a eu de la peine à la mort de son père, à celle de son frère et de ses deux sœurs sur la tombe desquels elle n'ira jamais non plus. Elle n'ose pas questionner sa grand-mère paternelle et elle s'adresse à son oncle Robert :

— Il était comment mon grand-père ?

— Tu vois ton père ? Son portrait craché !

— Pourquoi il est mort ?

— Il était très malade. La tuberculose.

— Et les autres aussi ? Ils sont morts de la tuberculose ?

— Non, Louis à la mine. Monique la coqueluche. Blanche aussi.

— Mémé Pauline, elle a pleuré ?

Victor, Louis, Monique, Blanche sont des mots interdits. Pour Jeanne, ce sont ses mots secrets.

Jeanne aime sa grand-mère Pauline autant que son grand-père Pierre. Ils sont numéro un ex æquo dans une nouvelle liste de ceux qu'elle aime le plus au monde. Si les suivants changeront parfois de place, voire disparaîtront, ces deux-là resteront en tête, jusqu'à leur mort. Dans cette colonne, il n'y aura jamais le mot *maman*. Jeanne n'a toujours pas trouvé l'adjectif ou la tournure de phrase qui pourrait qualifier quelqu'un qu'on aime plus que ceux qu'on aime le plus au monde.

Jeanne rêve parfois que son grand-père et sa grand-mère se marient tous les deux. Le problème : sa grand-mère maternelle Hélène, toujours vivante. Elle l'appelle mère-grand, espérant qu'un jour elle se fasse manger par un loup. Si elle devait réécrire l'histoire du Chaperon rouge, le chasseur ne viendrait pas la sauver. Jeanne pense que sa grand-mère est à l'origine de bien des malheurs de Mathilde et de leurs malheurs à eux aussi, à cause de ce qu'elle entend : *fille-mère*, *honte*, *déshonneur*. Tous ces mots pour l'instant forment une bouillie dans la tête de Jeanne. Ils lui tordent aussi le ventre. Elle n'arrive pas à les écrire.

Jeanne se souvient du jour de l'arrivée de la balançoire. Elle a quatre ans. La petite balançoire, c'est pour elle. Son grand-père l'installe dessus. Il la pousse. Elle est la plus petite. « Ça sera ta balançoire », lui affirme-t-il. Elle ne se doutait pas qu'elle en serait délogée par une petite sœur. Pierre le savait peut-être. Jeanne chante tout en disant « encore, encore, encore plus haut », à un grand-père ravi de voir sa petite-fille heureuse. Il a construit l'ensemble, soudé les barres, vérifié la solidité des cordes, des planches et prévu même que la plus petite balançoire pourrait se transformer en une pour les grands en raccourcissant la corde, au niveau des anneaux. Ça ne sera pas nécessaire. Après Jeanne, se succéderont trois autres petits. Maintenant, Jeanne

se balance sur celle des grands. Elle fait aller ses jambes. Elle va haut. Très haut. Aux risques de tomber. Chiche !

On saute la palissade ou « on passe par la porte ! », comme le hurle Mathilde, « et attention à mes plantes ! ». Et on se retrouve sur le parterre de fleurs et le potager. Le premier, domaine de Mathilde. Le second, domaine d'Apollinaire. Jeanne les a souvent observés tous les deux. Séparément. Jamais ensemble. Soit seuls. Soit se tournant le dos. Soit face à face mais sans se voir. Chacun dans son ombre. Mathilde a toujours une paire de ciseaux sur elle. Quand elle va étendre le linge sur les fils de fer, ou encore ramasser des légumes, elle ne manque pas de regarder ses fleurs. Elle coupe les plus fanées. Elle laisse un sursis à d'autres, qu'elle finira par couper parfois dans l'heure qui suit. Mathilde parle à ses fleurs, aux roses, pivoines, glaïeuls, dahlias, tulipes, iris, marguerites, violettes et capucines et même aux chrysanthèmes. Dans le coron, on dit que c'est le plus beau jardin de la cité. Certaines fleurs finissent en magnifiques bouquets dans un vase, posé au centre de la table de la salle à manger et parfois sur le bureau d'une maîtresse. Pas un brin d'herbe n'échappe ni au regard ni au geste prompt de Mathilde. Jeanne aime suivre la trajectoire aérienne des mauvaises herbes qui finissent leur vol dans une brouette. Dedans. Pas à côté. Même si la brouette est loin. Seul objet en commun entre la mère et le père, placé à mi-distance.

Mathilde épargne ce qu'elle appelle « le pas d'âne ». Ou ce qui lui ressemble. À moins que ce soit un pissenlit ? Encore un mot à classer pour Jeanne. Elle pense qu'il est doux pour sa mère, méchant pour elle. « Un pas d'âne » ? Mathilde lui a expliqué :

— Jeanne, pas celle-là, ce n'est pas une mauvaise herbe. C'est un pas d'âne.